



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Épidémies de typhus dans le III^e Reich : entre hygiénisme assassin et résistance

Yannik van Praag

Mémoire d'Auschwitz ASBL

Mars 2020

Qui se souvient encore aujourd'hui de la terreur engendrée par le typhus¹ en Europe il y a quelques décennies ? En 1945, alors que le continent est progressivement libéré, l'une des craintes majeures est qu'une épidémie de grande ampleur frappe l'ensemble du continent. Elle n'aura pas lieu et la maladie tombera peu à peu dans l'oubli, éradiquée par les mesures d'hygiène, l'utilisation d'insecticides et le développement des antibiotiques.

Obsession hygiéniste nazie

En 1933, la maladie a pratiquement disparu d'Allemagne. Le pays est à la pointe de la science, de la santé et de l'hygiène, des éléments que les nazis utilisent abondamment dans leur propagande. Pourtant ce sont eux qui vont changer la donne et créer à travers leur réseau de camps de concentration et de ghettos les conditions de graves épidémies. Quand les troupes allemandes envahissent la Pologne en septembre 1939, c'est avec l'appréhension d'entrer sur des terres biologiquement infectées, peuplées de Slaves et de Juifs, porteurs ou vecteurs de maladies. Encore présent dans certains pays de l'Est (Pologne, Roumanie, URSS) avant le conflit, le typhus devient dans la doxa nationale-socialiste une maladie juive. L'obsession hygiéniste des nazis se radicalise au fur et à mesure que dure l'Occupation. Le marquage et la ghettoïsation des Juifs s'inscrivent directement dans l'imaginaire médical national-socialiste. Séparer les Juifs du reste de la population relève de la politique raciale, mais également de la santé publique. La création des ghettos à travers le pays sera d'ailleurs présentée par les nazis bien plus comme une mesure médicale et sanitaire que raciale². Les Allemands, sains et supérieurs, sont en danger sur ces terres à conquérir et à coloniser. « La vermine juive » est un obstacle à l'expansion de l'Allemagne à l'Est. Lorsqu'ils filment ou décrivent les ghettos, c'est pour les présenter comme des foyers d'épidémie, ce qui va effectivement devenir une réalité. Mais le cynisme sans limites de la propagande nazie inversera les causes et les conséquences et attribuera les effroyables conditions d'hygiène dans les ghettos au mode de vie des Juifs.

¹ Il s'agit ici du typhus exanthématique.

² Voir : Johann Chapoutot, *Éradiquer le typhus : imaginaire médical et discours sanitaire nazi dans le Gouvernement général de Pologne (1939-1944)*.

<https://www.cairn.info/revue-historique-2014-1-page-87.htm>, consulté le 27 mars 2020.

La peur de la contamination est récurrente chez l'occupant. Elle l'amène à prendre des mesures de plus en plus implacables dans la gestion des ghettos, comme la construction de murs ou l'autorisation de tirer à vue sur ceux qui tenteraient d'en sortir. Refusant de les approvisionner en suffisance, il laisse leur population mourir de faim et de la maladie. Voici les propos du Dr Jost Walbaum, *Oberführer* de la SA et chef du département de la santé dans le Gouvernement général, qui s'adresse à la centaine de médecins de l'armée et de la SS, qu'il réunit en octobre 1941, pour notamment faire le point sur les mesures à prendre et les risques sanitaires liés aux ghettos :

Nous n'avons qu'une seule et unique mission : veiller à ce que le peuple allemand ne soit pas contaminé et mis en danger par ces parasites. À cette fin, tous les moyens sont bons³.

Les troupes allemandes sont matraquées en permanence de messages et de films de propagande qui les mettent en garde contre les dangers de contamination. Au cœur de ces discours, le typhus occupe une place centrale. C'est un danger invisible dont il faut se protéger, à l'image des Juifs qui en sont le vecteur. L'argumentaire sanitaire et médical diffusé massivement rendra peu à peu les pratiques les plus extrêmes acceptables, jusqu'au meurtre de masse.

Le typhus dans les camps : épidémies et résistance

Le typhus ne fera pas que des ravages dans les ghettos de Pologne. Il fera des centaines de milliers de victimes à travers l'ensemble de l'univers concentrationnaire nazi, de Neuengamme à Theresienstadt, de Gross-Rosen à Dachau. Lorsque les Alliés libèrent les camps, au fur et à mesure de leur avancée, ils sont confrontés à des visions d'épouvante et de désolation, comme à Bergen-Belsen où, durant les derniers mois de la guerre, ont été acheminés des convois de déportés provenant des quatre coins d'un Reich en voie d'effondrement. Lorsque les Britanniques y parviennent, en avril 1945, ils découvrent un immense mouroir jonché de cadavres, victimes de la faim, de la soif et du typhus. Ne parvenant pas à circonscrire l'épidémie, ils mettent le camp en quarantaine, brûlent les baraques et ensevelissent les cadavres dans des fosses communes. Ce n'est qu'à la fin du mois de mai que les derniers survivants seront évacués.

Mais les épidémies de typhus n'ont pas frappé les camps qu'à la fin de la guerre, loin de là. Auschwitz en connaîtra plusieurs. La plus importante commence en juin 1942. Rapidement débordés, les Allemands y répondent sans pitié en assassinant plusieurs centaines de détenus par injection létale. En juillet, la quarantaine est totale et les SS sont interdits d'entrée dans le camp. L'épidémie culmine en septembre, faisant parfois de plus de 300 victimes par jour. Lorsqu'elle prend fin en novembre 1942, elle a décimé près de 20 000 détenus. Le répit sera de courte durée : dès janvier 1943, une seconde épidémie commence avec des pics de mortalité presque aussi dévastateurs que lors de la première, laissant derrière elle près de 12 000 victimes en moins de 4 mois. La troisième qui se déclare en mai 1943 restera circonscrite au camp des Tziganes de Birkenau qui compte alors 15 000 détenus et où les atroces conditions sanitaires sont

³ Christopher Browning, *Les origines de la Solution finale. L'évolution de la politique antijuive des nazis, septembre 1939-mars 1942*, trad. de l'anglais par Jacqueline Carnaud et Bernard Frumer, Paris, Les Belles Lettres, 2007, p. 339.

particulièrement propices à la propagation de maladies infectieuses et d'épidémies (tuberculose, gale, dysenterie, noma, etc.). Les SS réagissent de manière radicale et assassinent dès le déclenchement de l'épidémie, plus de 1 000 Tziganes atteints ou soupçonnés de l'être dans les chambres à gaz. L'épidémie ne prendra fin qu'en juillet.

Endiguer les épidémies de typhus est un enjeu stratégique pour les Allemands, mais ils y répondent en ordre dispersé, divisés entre différentes structures publiques ou privées, plus ou moins liées à la *Wehrmacht* ou à la SS. Cette dernière a créé en 1939 son Institut d'hygiène (*Hygiene-Institut der Waffen-SS*), dont le siège est à Berlin. Il s'agit d'une sorte de service sanitaire central des armées : prévention des épidémies, développement de vaccins, analyse de laboratoires, etc. Il est dirigé par le Dr Joachim Mrugowsky, qui sera condamné à mort lors du procès des médecins de Nuremberg et pendu le 20 août 1947, reconnu responsable des expériences faites sur des cobayes humains, bien souvent à la demande des firmes pharmaceutiques. L'Institut jouera un rôle décisif dans les expérimentations médicales criminelles effectuées dans les camps. En janvier 1942, sous l'impulsion de Himmler et de Mrugowsky, un centre de recherches est créé à Buchenwald sous la direction du *SS-Obersturmführer* Dr Erwin Ding pour développer un vaccin contre le typhus. Celui-ci centralise les données provenant des autres camps de concentration, exécute les demandes de la direction médicale de la SS et réalise des séries d'expérimentations sur les détenus dans le plus total mépris pour la valeur de la vie humaine. En août 1943, il crée un nouveau laboratoire, le bloc 50, où il réunit des détenus provenant de plusieurs camps qui possèdent des compétences en médecine, bactériologie, sérologie ou chimie. Là, pas d'expérimentation humaine, le lieu jouit d'une sorte d'extraterritorialité qui offre des conditions d'exception aux scientifiques qui y travaillent. Il permettra en outre d'abriter sous prétexte d'un emploi des détenus dont la vie est menacée dans le reste du camp. Ding le sait, mais laisse faire, prenant conscience que la guerre est perdue pour l'Allemagne nazie, surnommant ironiquement le bloc *ultimum refugium judaeorum* (le dernier refuge des Juifs)⁴. On y produira un vaccin antityphique efficace, aucun des détenus vaccinés avec celui-ci ne contracte la maladie. Vers la fin 1943, sa production peut être lancée, mais elle est savamment détournée. Les scientifiques réservent la bonne production pour les détenus particulièrement exposés et fabriquent un placebo en grande quantité pour la SS.

Buchenwald est central, mais loin d'être le seul camp où des expériences sur des cobayes humains sont réalisées par les nazis dans leurs recherches sur le typhus. Citons par exemple le sinistre Dr Helmut Vetter qui, à la demande d'I.G. Farben, inocule le typhus à des détenus d'Auschwitz, de Dachau et de Gusen, pour tester les produits fabriqués par la société Bayer, ce qui signifie pour la plupart des détenus sélectionnés une mort lente et douloureuse.

⁴ Albert Kirmann, « Le laboratoire du block 50 », in *De l'Université aux camps de concentration : Témoignages strasbourgeois*, Presses universitaires de Strasbourg, 1996, p. 115-118.

Une figure hors norme : Rudolf Weigl

Malgré la mainmise des nazis sur les instituts polonais de recherche, une résistance de médecins polonais et juifs va s'organiser autour du typhus. La Pologne était avant la guerre parmi les pays à la pointe de la recherche sur la maladie, notamment à travers la figure de Rudolf Weigl (1883-1957). Ce professeur de biologie à l'université de Lwów (aujourd'hui Lviv en Ukraine) avait mis au point un vaccin efficace contre le typhus dès les années 1930, mais difficile et dangereux à produire. Après l'invasion par les Soviétiques en septembre 1939, il poursuit ses recherches et la production de vaccins est considérablement augmentée. Fin juin 1941, c'est au tour des Allemands d'occuper la ville. Ils s'intéressent de près à ses recherches. Au cours des années suivantes, Weigl dirige l'Institut de Lwów, devenu dépendant du Haut Commandement de la *Wehrmacht* à Cracovie.

Travailler dans cet institut donne droit à de meilleures rations alimentaires et offre une protection contre les arrestations arbitraires et la déportation vers les camps de concentration nazis. Weigl va user pleinement de ces privilèges pour mettre un maximum de personnes à l'abri. Au total, plus de 500 personnalités académiques (non seulement des médecins et des biologistes, mais également des physiciens, mathématiciens, musiciens, etc.) sont ainsi protégées.

Enfin, il va mettre son savoir et son statut d'exception au service des victimes de la politique antisémite de l'occupant. Il coopère, au péril de sa vie, avec des mouvements de résistance qui acheminent des doses de vaccins dans le ghetto de Varsovie (30 000 doses) ainsi que dans d'autres ghettos. Voici ce qu'en dit Władysław Szpilman (*Le Pianiste*) dans ses mémoires :

Inévitable, l'épidémie a bientôt décimé le ghetto. Le typhus est arrivé à emporter près de cinq mille habitants tous les mois. On ne parlait plus que de lui, chez les riches comme chez les pauvres – ces derniers simplement quand ils allaient en être frappés à leur tour, les premiers pour tenter de mettre la main sur le fameux vaccin du Dr Weigl, qui les protégerait de la mort. Ce remarquable bactériologiste est vite devenu aussi célèbre qu'Hitler : le génie du bien contre celui du mal, pourrait-on dire⁵.

Après la réoccupation de Lwów par les Soviétiques, l'Institut est fermé. Weigl quitte la ville pour s'installer à Cracovie où il est nommé professeur de microbiologie. Il se retire de la vie académique dans les années 1950, mais continuera de travailler sur le typhus dans un modeste laboratoire, jusqu'à sa mort en 1957. Son vaccin ne sera jamais produit à grande échelle en raison des difficultés et des risques liés à sa fabrication.

Rudolf Weigl a été reconnu Juste parmi les nations par Yad Vashem en 2003.

⁵ Władysław Szpilman, *Le Pianiste*, trad. de Bernard Cohen, Paris, Pocket, 1998, p. 98.

Conclusion

L'une des ironies de l'histoire est que les nazis sont, sans compter les territoires occupés, les seuls responsables de la réintroduction du typhus sur le sol allemand, alors qu'il en avait été presque totalement éradiqué avant leur arrivée au pouvoir. Cependant, la maladie ne frappe pas que les camps et ghettos nazis durant la Seconde Guerre mondiale. Elle est présente aux quatre coins du monde. Du côté des Alliés, la recherche médicale pour enrayer sa propagation est aussi un enjeu stratégique, mais la coordination et la circulation d'informations y contrastent avec le caractère dispersé de la recherche allemande. Les Américains créent en 1941 un comité unifié de la recherche médicale et de 1942 à 1945, se tiennent 24 conférences interalliées portant sur la médecine de guerre qui réunissent en tout plus de 6 500 agents des services médicaux alliés. Si, en 1945, les Alliés sont incontestablement – médicalement et logistiquement – plus à même de faire face au danger d'épidémie majeure de typhus qui plane sur le continent européen, il est cependant encore difficile d'affirmer que le fait qu'elle n'ait pas eu lieu est attribuable aux vaccins.

Après 1945, les différents vaccins antityphiques élaborés avant la guerre ou durant celle-ci ne seront plus guère utilisés, en raison de la difficulté à les produire massivement ou parce qu'ils occasionnent des effets secondaires trop importants. L'éradication de la maladie est essentiellement due aux progrès globaux en matière de santé, d'hygiène et d'antibiothérapie.

Un autre élément à rappeler est le développement après la guerre d'un argumentaire autour du typhus par les nostalgiques du III^e Reich et les négationnistes. Les modalités de la Shoah deviennent sous leur plume les réponses des SS pour contenir les épidémies, responsables de la plupart des morts à Auschwitz. Le Zyklon B était, selon eux, destiné exclusivement à l'épouillage des détenus, et les crématoires à faire disparaître les cadavres contaminés. Or, tant les quantités de gaz que les 4 crématoires géants de Birkenau (II, III, IV et V) commandés en juillet 1942 et qui commencent à fonctionner en 1943 excèdent largement les besoins nécessaires à la prévention des épidémies ou à la crémation des victimes du typhus. En faisant volontairement l'impasse sur l'écrasante majorité des victimes tuées dans les chambres à gaz dès leur arrivée au camp sans y être enregistrées, ils cherchent à convertir l'ensemble des assassinats en morts naturelles.

Pour terminer, il serait insensé de vouloir établir des parallèles entre les épidémies de typhus qui ont frappé l'Europe pendant la Seconde Guerre mondiale et la pandémie de coronavirus qui menace le monde aujourd'hui. Rien de commun entre elles, ni dans leur nature ni dans leur cause. Pourtant, certaines tentatives de récupération politique posent question, notamment celles qui tentent d'ethniciser le nouveau virus. Il faudra bien sûr davantage de recul pour faire le point, mais cela n'empêche pas de faire sommairement quelques observations.

Il n'a pas fallu attendre longtemps pour voir apparaître des réactions à caractère xénophobe dès le déclenchement de l'épidémie : recrudescence du racisme anti-asiatique, stigmatisations des quartiers populaires et des banlieues, etc. Certains de ces comportements sont fondés sur des préjugés que l'on pourrait qualifier de « racisme ordinaire », d'autres se situent dans le continuum des discours de haine construits et institutionnalisés. L'arabo-musulman de banlieue, présenté comme rétif par nature à toute forme de comportement civique, serait incapable d'agir dans le sens de l'intérêt

public. L'extrême droite peut ainsi élargir son registre en présentant les populations d'origine immigrée ou les migrants comme une menace pour la santé publique, faisant d'eux les vecteurs privilégiés de la maladie.

Par ailleurs, l'épidémie étant rapidement devenue un enjeu géopolitique, certains gouvernements n'hésitent pas à essentialiser les comportements des États et de leurs citoyens face à la maladie. Là aussi, le recul manque pour dresser un état des lieux pertinent, mais certaines tendances sont cependant d'ores et déjà notables. L'attitude du pouvoir chinois dans sa façon de gérer et de chercher à tirer profit de la crise est assez significative. On notera, parmi les éléments de langage qui retiennent l'attention, l'affirmation que si la Chine résiste mieux – selon les statistiques fournies par Pékin – que ses concurrents européens ou américains, c'est parce que ses habitants sont en meilleure santé, qu'ils ont le sens de la collectivité et du civisme qui font défaut aux démocraties occidentales, trop individualistes. Le discours cherche non seulement à mettre le peuple chinois sur un piédestal, mais bien sûr aussi à glorifier le régime. Enfin, cerise sur le gâteau, Pékin s'offre même le luxe de venir en aide aux démocraties occidentales, démontrant ainsi sa puissance face à des États présentés comme fragiles et dépendants. Un discours nationaliste, dominateur et impérialiste.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.